

PIERRE BENOIT, RÉCIT D'ÎLE ET ROMAN DE L'ÎLE

ERIC FOUGERE

Centre de Recherche sur la Littérature de Voyage

eric.fougere98@gmail.com

Résumé : Le roman de Pierre Benoit *L'Île Verte* a pour intérêt de constituer l'île en matière aussi bien qu'en matrice. Il s'agit d'analyser comment, partant d'une île dans le roman, on arrive au roman de cette île. Un autre intérêt consiste à se demander ce que peut être un récit d'île. Une île est d'abord un « isoloir ». Une bipolarité met cet isoloir en situation d'observatoire opposant l'île à la ville de Bordeaux. L'île est répertoire encyclopédique autant que conservatoire écologique où les oiseaux trouvent un refuge. Un dernier avatar insulaire est réalisé quand on voit s'acharner le personnage à transformer l'île en laboratoire. Or les canaux créés par lui le sont au détriment des digues indispensables à la préservation du lieu. Si bien qu'au-delà des éléments de structuration du récit d'île ressort une ambiguïté du roman de l'île : ce qui la fait être est ce qui la fait disparaître. Espace indifférencié, neutre, ou lieu d'affrontement, l'île est surtout celui de la métamorphose.

Mots-clés : isoloir, observatoire, répertoire, conservatoire, laboratoire

Abstract : Pierre Benoit's novel *L'île Verte* is interesting not only because the story takes place in an island but also because the island is the place where the novel originates. One of our purposes is to analyze how, starting from an island in the novel, we get to the novel of the island. A writer comes to Île Verte in order to write a novel that becomes *L'Île Verte*... One should also ask oneself what can be the story of an island. An island is first and foremost an isolated place. Observation is another condition. The character is a naturalist. He aims to learn about the life of migratory birds. He comes to Île Verte precisely because it is both a spot for taxidermy and for taxonomy. The island is a kind of museum. At last, the island becomes a laboratory where the character experiments. However, unfortunately, the lakes and canals he builds are to the detriment of the dams and locks essential to the preservation of the whole island. Beyond the structuring elements of the narrative of the island, a paradox appears: what makes an island is also what makes it disappear.

Keywords: island, isolation, observation, museum, laboratory

On peut parler d'îles au pluriel, en relation d'ouverture à ce qui les organise en archipel. Frank Lestringant s'intéresse à cette insularité de réseau nommant « récit par îles » (Lestringant, 2002 : 34) une variété d'écriture itinéraire issue des atlas insulaires de la Renaissance. Une autre approche est non pas d'égrener les îles en pointillés discontinus, pour signifier la diversité du monde à la façon de Rabelais, mais de pointer sur la carte un petit monde à part à lui tout seul – un monde à part entière : isolé, fini, distant, distinct. Au *récit par îles* on peut donc ajouter le *récit d'île* au singulier, quand ce n'est plus l'effet de série qui définit les îles en tant que spécimens ou jalons mais le fait d'exception par où l'île existe en sa singularité de microcosme ou de modèle réduit – de monde en réduction. L'insularité fragmentée du récit par îles est une insularité de « bouts de monde » et l'insularité condensée du récit d'île est une insularité de « bout du monde » (Bernardie-Tahir, 2011 : 165). Ici concaténation de maillons plus ou moins solidaires et là surgissement d'un point solitaire ; hologramme ici, là monogramme où se signe un espace émergeant aux confins.

Un récit d'île est le roman de 1932 peu connu de Pierre Benoit, *L'Île Verte*. Il a pour intérêt de constituer l'île éponyme en objet géographique et littéraire où la matière insulaire est matricielle. Une île y est non seulement le lieu d'une histoire, elle en est aussi le roman. L'écrivain qui vient s'enfermer dans l'île au début du récit le fait pour écrire un roman qui devient précisément *L'Île Verte*, et le lieu de l'histoire est de la sorte histoire du lieu. Ce roman d'une île est un récit d'île exemplaire : autant d'épisodes, autant de thèmes insulaires. Il est tentant d'en proposer la typologie comme on feuillette un album ou comme on parcourt un cadastre ; mais le roman résiste au passage en revue d'échantillons. Le *roman de l'île* est irréductible à l'état des *lieux* (dans un sens aristotélicien) du récit d'île en général, et de la même façon que l'espace insulaire est menacé de dissolution par amphibie le roman lui-même est traversé par une indétermination dont l'ambiguïté promet l'île à son effacement paradoxal.

Le récit d'île : essai de typologie

Une condition première est de s'orienter dans l'espace. Un « cadre » est ce qu'il faut fixer. Le cadre est celui d'un « panorama » dans lequel insérer la réalité géographique : une île au milieu de la Gironde. En face, les clochers de Montuzet, de Villeneuve et de Plassac. Blaye et sa citadelle à gauche. Au fond de l'estuaire, enfin, des fumées de paquebots remontant jusqu'à Bordeaux par le Bec d'Ambez. On a reconnu la région du Médoc allant de Blenquefort à la mer. « Nous sommes ici par 3 degrés 1'8" de longitude ouest, et 43 degrés 4'36" de latitude nord. » (Benoit, 1966 : 14). À la

question « L'Île Verte ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » répond tautologiquement la réplique : « Une île (...). Une île qui doit se trouver quelque part » (*idem* : 72). Et *réplique* est bien le mot puisque le nom propre de l'île est aussi le nom commun d'un espace à peine formé, qu'une carte de 1723 signale comme un « banc de sable et de vase qui change souvent de figure et d'emplacement. » (*idem* : 16). L'Île Verte a donc une histoire et fait l'objet d'un récit cartographique où la topique insulaire a pour fonction de l'isoler dans son environnement géographique. Or la fonction d'*isoloir* habituelle au récit d'île à ce premier niveau peine à différencier cette Île Verte de toute autre île.

Une étape est franchie quand on passe à la fonction de *répertoire* inscrite au sein d'un récit qui devient encyclopédique avec la recension de ce qu'il y a dans l'île, et quand on passe ainsi de l'île-chose aux « choses de l'île » (*idem* : 11), autrement dit du cadre au tableau, des bordures au contenu. La population d'abord : ils sont une centaine d'habitants (« Ce chiffre est presque doublé dans les mois de vendanges », *idem* : 18). Ensuite les « produits », viticoles et céréaliers, sur la partie dont l'organisation possède, à l'est, une « formule rationnelle » (*idem* : 19) incluant des essais d'élevage de bœufs et de moutons. Mais c'est aux oiseaux que l'île est surtout vouée dans sa dimension de catalogue ornithologique, eux qui sont présentés par le roman comme les « véritables héros » (*idem* : 174) d'un « univers » exclusivement peuplé d'espèces rares et sauvages où se côtoient le goéland de Sabine et le grèbe à col noir entre beaucoup d'autres. Une thèse de doctorat leur est consacrée (*Reproduction chez les Charadriidés*), qui met en jeu les « puissances contraires » (*idem* : 57) de la bibliothèque et du « courant d'air » (*idem* : 144), de la planche ou du traité pédagogique et du vol en plein vent, de la science livresque et de l'histoire vraiment naturelle.

Une dualité constante œuvre à la constitution des autres nœuds topico-narratifs en partage à l'Île Verte. Au niveau de la bipolarité des deux côtés de l'île, on a vu que la côte orientale est la partie cultivée. La partie nord, « îlot dans l'île » (*idem* : 159), est surinsularisée par une haie de fils de fer séparant la réserve naturelle, où les oiseaux sont retranchés, du « reste de l'île » (*idem* : 158). Et c'est cette extrémité du bout de l'île, avec ses volières et ses petits étangs, qui noue le fil herméneutique à la trame écologique, en double fonction d'*observatoire* et de *conservatoire*. Un « prestige polynésien » (*idem* : 15) fait dire à propos de l'Île Verte que celle-ci pourrait bien être « aussi riche en obscurs mystères que ses sombres sœurs des antipodes » (*idem* : 21). On a dit que l'île avait une histoire ; elle est maintenant pourvue d'un mystère et ce mystère est encore une fois celui d'un espace investi par l'opposition de la culture et de la nature à déchiffrer comme un livre à ciel ouvert.

Un symbole de cet antagonisme est la ruine excitant la curiosité du narrateur à son arrivée sur l'île et dont l'énigme est censée déclencher le récit par la création d'une attente à combler. C'est une maison qui contraste avec les cabanes de pêcheurs ou de paysans de l'île. Elle est tout ce qui reste de la venue d'Étienne Ruiz, empaillleur à Bordeaux. Dans cette ville, antithèse de l'île, Étienne Ruiz et sa fille ont un magasin d'oiseaux naturalisés par lui-même et par un commis, Bernard, assisté d'une cousine, Andrée. Ruiz est venu sur l'Île Verte au cours d'une partie de chasse organisée par des clients. Ravi du spectacle vivant d'oiseaux qu'il voit pour la première fois, mais révolté par leur tuerie, c'est lui qui bâtit dans le secret la maison du nord de l'île en guise d'observatoire et c'est sur ce personnage ambigu que l'énigme insulaire est fondée d'après la protection dont il veut entourer les oiseaux.

Le personnage et son île entretiennent une contradiction qui les rapproche et les identifie l'un avec l'autre. Étienne Ruiz exerce une profession dont le nom dit bien le conflit d'intérêt possible. Une double acception fait du métier de *naturaliste* une activité savante et manuelle. En taxidermie, le but est d'empailler des animaux morts. En taxinomie, c'est de classer le vivant. La science d'Étienne est ardente en même temps qu'inaboutie. Retiré tôt du collège, il est autodidacte. Son savoir-faire artisanal est à la fois « mystique » et contrarié. Reclus dans sa vie solitaire, il ne peut sans difficulté concilier son « goût de l'étude » et sa « soif des vastes espaces » (*idem* : 57) où tout ce qu'il sait du monde est appris par des lectures de voyages. Il ne peut pas plus supporter de voir tuer les oiseaux dont il vit sans les avoir jamais vus voler que de les rendre à des clients stupéfaits d'avoir à les lui vendre une fois fini le travail commandé. L'Île Verte, en régime écologique, est un conservatoire à son tour ambivalent. Les oiseaux qu'on y voit sont en majorité migrateurs. Ils sont de grands voyageurs à rassembler dans un minuscule espace. Une barge rousse, un stercoraire, une oie sauvage seront venus des Kouriles et des Féroé. L'Île Verte est donc un espace aux confins confinés, rappelant que Bordeaux même est une ville portuaire et que les paquebots présents sur la Gironde ont, comme les oiseaux, vocation voyageuse.

Une antinomie suprême est la constitution de l'île en *laboratoire* où les oiseaux soient chez eux naturellement grâce aux lacs artificiels et canaux creusés par un Étienne Ruiz en position de demiurge et considéré par ses voisins comme un « sorcier dangereux » (*idem* : 158). « Ce n'était plus une, mais trois rivières en miniature qui serpentaient (...) sur son domaine, trois rivières reliées entre elles par un enchevêtrement de canaux où râles et foulques s'ébattaient » (*ibid.*, p. 159). La conversion de l'île affût de chasse en île réserve naturelle à grand renfort de terrassements n'est pas étrangère à sa condition d'origine. Au début du récit, le visiteur

apprend du régisseur de l'Île Verte « ce qu'il a fallu de digues et d'écluses » (*idem* : 17) avant qu'elle soit ce qu'elle est, quand il n'y avait que des joncs, du sable et des roseaux, quand elle n'était peuplée que de « volées d'oiseaux sauvages » (*ibidem*).

On se souvient de la carte de 1723. N'y figuraient que les îles Cazeaux, du Carmel et du Nord. Et pas l'Île Verte. Il a fallu la faire émerger, puis la préserver des inondations de manière à la soustraire à ses disparitions. Car l'Île Verte est un espace à fleur d'eau constamment menacé d'immersion dans les remous gris du fleuve, et ce qu'on voit d'elle en venant du fleuve est « une sorte de paysage plat et flou, une bande de terre indécise, noyée de brume, léchée par les eaux limoneuses » (*idem* : 92). On est dans la proximité morne et transie d'un estuaire où les eaux confondues de la mer et du continent s'indifférencient. Verdâtre est la traînée de sable et de vase et de marécage et de boue qui *tient* (si peu) *lieu* d'Île Verte ; au point qu'il faut reprendre à zéro les tensions qui dans un premier temps la définissent et dans un second temps la dissolvent au contraire en espace hybride, et font que l'examen du récit d'île, ici, se sépare du roman d'une île ambiguë par amphibie.

Le roman de l'île : esthétique de la disparition

La figure insulaire émerge à partir d'un récit d'île opérant le même cloisonnement que celui qui préside à la création de son espace au moyen de digues et de vannes. Il y va de dichotomies montrant que la représentation du lieu dépend du lieu de représentation, selon qu'on est sur le continent (dans la partie du récit dont le centre est Bordeaux) ou sur l'île elle-même, entre terre et mer, à l'horizon d'un cours d'eau conducteur. Or on a vu que chacune des topiques insulaires, en butte à des tensions contraires, était aussi parcourue de tentations neutralisantes où les éléments de structuration du récit d'île étaient dilués par une hybridation généralisée du roman de l'île. Autant le récit d'île est construit sur un emboîtement de fonctions modulaires et sur un affrontement de forces pendulaires, autant le roman de l'île est délavé par une indifférenciation dissolvante.

Un ciel blanc distille une lumière morne. Une silencieuse torpeur embrume un automne annonciateur du sommeil hivernal enveloppant l'île avec une imprécision « d'on ne sait quand, d'on ne sait où » (*idem* : 8). La fonction d'isoloir insulaire est trouée comme une passoire et le mot trouer revient comme si le récit d'île était miné par les échappées d'un roman de l'île évasif et suspensif. Il en est de même avec la fonction d'observatoire illustrée par un abri qui « s'élevait au bord d'une mare où le crépuscule faisait courir de tristes reflets de verre dépoli » (*idem* : 95) sur un paysage

où « rien n'accrochait le regard » (*idem* : 96). « On ne distinguait ni la terre du ciel, ni le bruit du fleuve de celui du vent. Tout cela se fondait en une grisaille indéfinie » (*ibidem*). L'île a l'apparence d'un nuage. Elle a « la couleur équivoque des flots » (*idem* : 114) turbides emportant sa végétation noyée. Ce n'est plus une insularité de la contradiction. C'est une insularité de la confusion.

Le paysage au lavis de l'île estompe une typologie retournée par le roman de l'île à sa disparition primordiale et finale. Incipit : « À gauche, de minces coteaux disparaissaient dans la brume. À droite se dressait une espèce de muraille verdâtre, dont le courant ne permettait de se rapprocher qu'avec lenteur. (...) Une poule d'eau s'envola, raya un instant le flot lisse de ses pattes pendantes, et retomba avec un choc mou, floc ! » (*idem* : 7-8). Il n'y a que l'eau qui coule et les oiseaux qui s'envolent, et tout dit l'uniforme effacement de tout. Le roman de l'île est celui de son irréalité. Ce qui fait exister l'île au niveau de sa typologie par affrontement la fait disparaître au niveau du roman par emmêlement. C'est ce qui nous est bien indiqué par le sort du laboratoire insulaire. Étienne Ruiz, le « solitaire de l'Île Verte » (*idem* : 250), en achète la partie septentrionale à seule fin d'y faire prospérer sa colonie d'oiseaux migrateurs. Or il est soumis par convention signée devant notaire à l'obligation de continuer les travaux de digues entrepris pour protéger des crues l'Île Verte. Il n'en fait rien. Pire, « il n'avait rien trouvé de mieux que de les démolir (...), utilisant leurs matériaux à l'établissement de tout [un] lacs de canaux qui devaient servir à introduire dans la place l'ennemi contre lequel [il] avait reçu mission de lutter. » (*idem* : 199). Cet ennemi de l'île est l'eau qui la fait exister comme île et la menace en conséquence.

Un déluge d'eau s'abat sur l'Île Verte en même temps que tous les oiseaux prévenus d'instinct disparaissent. En huit jours et huit nuits, l'île est inondée puis presque engloutie par la montée du fleuve. Après la décrue, rien n'est plus comme avant. C'en est fini de la propriété d'Étienne : « on croyait voir le fond d'un étang qu'on vient de vider. » (*idem* : 207). Si le vide avait un fond, le fond serait touché. Puis c'est un « déluge d'oiseaux » (*idem* : 253), venus des quatre coins de l'horizon du ciel en nuées protester contre l'enlèvement de leur protecteur avant de quitter définitivement les lieux pour d'autres cieus. L'insularité consommée de l'Île Verte est devenue dans la boue diluvienne et germinatrice une insularité d'empreinte aquatique au lieu d'être une insularité d'emprunt démiurgique. Au-delà des oppositions du récit d'île et des hybridations du roman de l'île, il reste à s'interroger sur la notion de passage et de métamorphose.

Un point sur lequel il faut revenir est le changement de direction d'un roman dont nous ignorons quelle forme il aurait pris s'il avait suivi le projet tracé dans la

chambre où l'auteur des premières pages est logé quand il arrive à l'Île Verte. Il naît de ses plages une autre histoire, en tout cas, que celle attendue de la dédicace à Jean Martet, l'auteur oublié d'un roman de 1933, *Le Récif de corail*, présenté comme « un grand roman d'aventures et d'amour » par l'éditeur. Oiseaux migrateurs et bateaux de tous bords évoquent bien, sur les eaux du fleuve, un ailleurs exotique, mais ce n'est justement qu'un ailleurs, extérieur et lointain. Tout le contraire est l'envers où les éléments (terre, eau, lumière et vent) décomposent et recomposent une Île Verte en état de création perpétuellement recommencée, perpétuellement menacée. Soit que les remous la découpent en archipel improvisé, soit que les pluies la coupent du monde et la noient, sa réalité consiste, à l'image du nuage avec lequel on la compare, en affleurements passagers. Sa réalité ?

La création recommencée : de la Gironde aux Nouvelles-Hébrides

De même que le juif Étienne Ruiz oscille « entre le fumier de Job et la pourpre de Salomon » (*idem* : 59), de même on peut hésiter devant l'ambiguïté du dénouement du roman. Victoire de la nature après les inondations diluviennes et le retour du nord de l'Île Verte à son état sauvage antérieur ? Ou victoire de la culture ? En allés vers d'autres cieux, les oiseaux laissent un hameau d'éleveurs et de cultivateurs en paix sur le reste de l'île épargnée par la destruction. La question du sens à donner n'est pas tranchée. Les métamorphoses du personnage entretiennent un rapport instable à l'insularité d'invention du roman contre l'insularité d'inventaire du récit. « Magicien » comparable à Prospero si ce n'est à Nemo, voire au Docteur Moreau, « solitaire » hirsute et loqueteux rappelant Robinson Crusoé, saint François quasi végétarien nourri par les cormorans du produit de leur pêche, Étienne Ruiz, à mi-chemin de l'insularité prométhéenne et de l'insularité mystique, entre terre et ciel, est un personnage en qui la signification du roman n'est pas refermée. Le « passeur » anonyme, au fil de l'eau qui coule, est un personnage autrement plus significatif en dépit de ses apparitions furtives à chaque fois qu'un individu débarque sur l'Île Verte ou la quitte. Un seul échappe au naufrage, et c'est le commis Bernard. Il écrit sa thèse ornithologique en profitant du conservatoire et de l'observatoire insulaires. Il prend la direction du magasin bordelais. Sa fortune est faite. Il est celui qui se sera contenté de passer sur l'Île Verte.

Un récit d'île écrit par Pierre Benoit trois ans avant *L'Île Verte* est *Erromango*, du nom d'une île aux Nouvelles-Hébrides. Elle est choisie par un ingénieur agronome australien pour y faire un essai d'introduction d'une race de moutons résistante à l'extrême humidité. Serait ainsi démontré le bien-fondé d'une thèse universitaire que

l'agronome entend mettre à l'épreuve du terrain par le moyen d'un observatoire et d'un laboratoire grandeur nature. Au début, tout va pour le mieux. Les moutons s'acclimatent. Erromango, tout à la fois « serre » et « volière », est bien ce répertoire encyclopédique et ce conservatoire écologique attendus de la topique insulaire en vigueur dans le récit d'île. Une « atmosphère de mystère et de mort » (Benoit, 1960 : 305) n'en constitue pas moins l'envers inquiétant du roman. « La rumeur du vent dans les cocotiers ; des feux rouges au flanc des montagnes ; une tombe au bord de la mer » (*idem* : 357) : il n'en faut pas plus aux nerfs fragiles du personnage pour lâcher. Les pluies, les accès de fièvre tropicale et le whisky font le reste avant l'arrivée d'un cyclone qui finit de dévaster la bergerie. Le « rôle de l'île » (*ibidem*), avec ses feux de cannibales, a, comme il est bien dit, « fait son œuvre » (*idem* : 406).

Il y a plus d'un point de rapprochement possible entre les deux récits d'île en présence. À commencer par les conflits de voisinage exercés sur la bipolarité des îles. Un solitaire est pris pour un fou par des propriétaires éleveurs ou planteurs à qui tout ne réussit que parce qu'ils ne sont pas rendus fous d'île eux-mêmes. Il n'est pas jusqu'au bungalow « seul intact, au milieu de (...) ruines ignobles, [dressant], dans le crépuscule blême, son carré d'ombre et de mystère » (*idem* : 432) qui ne fasse évidemment penser à la maison du nord de l'Île Verte. On dira cette Île Verte aux antipodes d'Erromango, dont le drame est justement l'inadéquation de deux climats. Celui du Pacifique, avec sa « touffeur écrasante, [son] bariolage vénéneux, [sa] torpeur glauque » (*idem* : 402), est en fait impropre à recevoir des moutons venus d'un pays rappelant l'Île Verte, aux « marais gris pâle », aux « nuages bas » (*idem* : 402). Mais le contraste est-il si grand ? Là comme ici le mot qui revient peut-être avec le plus d'insistance est « mou ». D'îles où rien ne rend ni ne prend. D'îles où tout consiste à ne rien donner de consistant. Par-delà le récit d'île et les lieux *communs* de son espace insulaire, on s'aperçoit qu'il existe un roman de l'île en sous-main. Ce roman, distinct en cela du récit d'île aux unités bien marquées, prend l'écriture à revers et tient finalement l'intrigue insulaire en échec. « Il ne subsisterait plus de toute cette histoire », écrit le Pierre Benoit d'*Erromango*, « que le souvenir de l'inconcevable légèreté avec laquelle [était] édifié un roman aussi invraisemblable. » (*idem* : 302).

Le récit d'île est, pour me résumer, celui des *possibilités* de celle-ci. Le roman de l'île est, si l'on me suit, celui de son *impossibilité* paradoxale. On racontera son histoire en voulant faire son roman, mais elle ne sortira pas de la fiction qui l'engendre. On se racontera des histoires afin de venir y vivre, élever des moutons, protéger des oiseaux, mais c'est une autre histoire qui sortira des intentions qui lui président : un roman de l'île en même temps que *sur* l'île et qui sera le roman « mou » de sa molle et flottante

irréalité. Le récit d'île a beau vouloir cadrer l'insularité par une structure encadrante/encadrée rapportant ce qui se passe à l'intérieur à ce qui vient de l'extérieur, il ne cadre pas avec un roman de l'île où la relation de l'homme avec elle est « inhumaine » au point de se dissoudre en néant. Peut-être est-ce la raison qui fait d'Andrée, personnage « solitaire et taciturne » (Benoit, 1966 : 215) en lutte avec ce néant, si précieuse aux yeux de Pierre Benoit qui la voit « mystérieuse » et dont il assume l'in vraisemblance : « elle, au moins, possède l'excuse de n'avoir sans doute jamais existé. » (*ibidem*).

Le récit d'île est pris dans un roman qui le discrédite en faisant douter qu'il puisse y avoir une réalité d'île au-delà des représentations qui la réduisent à son insularité, c'est-à-dire à son idée. Son idée n'est pas sa réalité. Ce n'en est que la possibilité. Le roman de l'île est ce qui devrait réaliser celle-ci, c'est-à-dire actualiser l'insularité, mais sur un plan fictionnel ajoutant le désir d'île à son idée, sa promesse à son projet, si bien qu'on en revient toujours à la question de sa consistance ontologique. Une île est-elle identifiable à l'insularité qui la constitue comme objet de discours et de connaissance ? Une île est-elle assignable aux conditions de possibilité qui la définissent en tant que telle ? Au niveau du récit d'île, on peut poser la *territorialité* de ce qui manifeste une île au moyen d'indicateurs spatiaux de distance et d'isolement, de littoral et de superficie, d'échelle de grandeur et d'extension maritime. On obtient de la sorte un seuil ou coefficient d'insularité variable en fonction de signes indiciels objectivables. Au niveau du roman de l'île, on peut penser l'*extraterritorialité* de ce qui ne serait plus un fait de géographie mais un effet de représentation symbolique, un « géo-symbole » où l'île est autoréflexion d'une conscience insulaire : adamique, édénique, érotique...

L'impossibilité de l'île et la possibilité du réel

Il est intéressant de constater que récit d'île et roman de l'île, au sens où nous voulons bien les entendre, ont quelque chose à voir avec un discours philosophique interrogeant le Réel en termes de spatialité. Le courant cartésien serait celui qui fait de l'île déserte une table rase et du fameux poêle où le philosophe est comme un naufragé le foyer d'un discours de la méthode établi sur la souveraineté d'un Cogito conquis sur un océan d'incertitudes. Un courant pascalien ne serait pas celui d'un Je, sujet philosophique autocentré dans un univers ordonné, mais celui d'un Moi que sa position dans un espace insituable égare en Ego pathétique. Ipséité contre ubiquité. Totalité contre infini. « (...) j'entre en effroi, comme un homme », écrit Pascal, « qu'on aurait

porté (...) dans une île déserte (...), et sans moyen d'en sortir. » (*Pensées*, Br. 693, Laf. 198). Ici, la figure insulaire organise un récit conquérant proche de ce qui deviendra celui de Robinson, là, par contre, un roman de l'île abîme un point perdu dans l'espace. Un point dans l'espace est encore là pour situer chez Kant une pensée qui fait le lien de Descartes et de Pascal au pays du pur entendement. C'est une île entourée d'un vaste océan tempétueux comme d'un empire d'illusion, lit-on dans *Critique de la Raison Pure* en substance. On comprend que la mer est le Réel et que l'île est le pays d'une rationalité moderne à l'entendement de laquelle est entièrement soumis ce Réel. Or une difficulté survient.

De la même façon que le Cogito présuppose une vérité (« je suis ») présentée comme la conséquence d'un « je pense » qui pourrait aussi bien venir en second, de même, en faisant du point dans l'espace un point théorique où le Réel est arraisonné par la pensée, ne présupposons-nous pas l'autarcie visée comme horizon ? La territorialité confinée d'une île est soustraite au dehors étendu qu'elle a pour prétention de s'annexer par inclusion pour le comprendre. La supposée territorialité de l'île est une extraterritorialité présupposée. Le récit « vrai » que l'île, promue figure ou personnage conceptuels, entend faire du monde selon Descartes et Kant est le roman d'une fiction philosophique. On ne fait pas le tour du monde en faisant celui d'une île. On ne vient pas à bout du Réel en allant au bout de la Raison. « Le grand voyage inquiet pour circonvier l'englobant depuis l'un de ses points ne conduira jamais que 'là' où on sera... » (Chareyre-Mejan, 1995 : 474) Gilles Deleuze écrit qu'il y a deux façons de « rêver » les îles : en rêvant « qu'on se sépare, qu'on est séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu » – telle est la rêverie du roman pascalien de l'île –, en rêvant « qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence » (Deleuze, 2002 : 12) – et telle serait la voie du récit d'île et du roman cartésien de l'île. Il n'y a de l'un à l'autre aucune opposition selon Deleuze. Il faut en effet que la séparation soit créatrice et que la création soit séparée si l'on veut maintenir entre récit d'île et roman de l'île un équilibre où l'homme serait conscience de l'île et où l'île serait rêve de l'homme.

À mi-chemin du lieu-chose engendré par le récit d'île et de l'espace-idée du roman de l'île, entre la territorialité de l'objet spatial et l'extraterritorialité de l'objet du spatial, on doit penser l'île en même temps qu'elle nous pense et se pense en nous dans le mouvement qui la produit, faisant d'elle un processus et son résultat. Le regard institue l'insularité de l'île et celle-ci constitue le regard insulaire en tant que l'objet fait partie de ce qu'il représente et que la chose est contenue dans sa cause : ontologiquement, les deux *consistent* à se *comprendre*. Au-delà de Pascal et de Descartes ou Kant, on voit les deux moitiés recollées chez le Rousseau de la cinquième

promenade des *Rêveries*. La rêverie coïncide avec la promenade au sens un peu flottant de libre abandon du corps et de l'esprit dans l'espace à la fois resserré d'une île (Saint-Pierre) et séparé d'un exil (après la lapidation de Môtiers). Le verbe « enlacer » désigne en même temps la geôle insulaire et l'étreinte heureuse, la clôture spatiale et l'autarcie d'ordre existentiel, et montre à quel point la séparation de l'île est créatrice en ceci que l'exclusion subie se retourne en solitude idéale. Il y a bien toujours une césure entre l'île et ce qui la sépare à jamais, mais, dit Rousseau qui s'est fait lui-même île en personne, est aboli « le point de séparation des fictions aux réalités » (Rousseau, 1964 : 104) dans l'élan créateur où, « pressé de tous côtés », Rousseau « demeure en équilibre » parce que « réduit à lui seul » et « ne s'attachant plus à rien » (*idem* : 144). La fiction du roman de l'île est bien désormais la réalité du récit qui la représente et la produit, la présente et la reproduit. L'accent de l'île est donc un accent mis sur la réalité recombinaison de l'homme et du monde et le point de l'île est celui que Leibniz appelle métaphysique.

La monade insulaire : un point dans l'espace, un point de vue sur le monde

« Il n'y a que les atomes de substance, c'est-à-dire les unités réelles et absolument destituées de parties, qui soient les sources des actions et les principes absolus de la composition des choses, et comme les derniers éléments de l'analyse des substances. On les pourrait appeler *points métaphysiques* ; ils ont quelque chose de vital et une espèce de perception (...) pour exprimer l'univers (...) ; et sans eux il n'y aurait rien de réel, puisque, sans les véritables unités, il n'y aurait point de multitude¹ », écrit Leibniz. Or, écrit John Donne à son tour en sa douzième Méditation, *No man is an Island, entire of itself*. Nul n'est une île à lui tout seul, ou, pour paraphraser le même auteur, toute île est un morceau du continent, la partie d'un tout. « L'île ne fait-elle pas toujours resurgir l'idée d'un (...) tout dont elle faisait autrefois partie ? (...) Comment savoir si, dans la fascination que nous éprouvons, nous cherchons à nous rattacher, ou à nous détacher ? Voulons-nous couper le cordon, ou bien, du fait d'être entourés d'eau, et solitaires, avons-nous la nostalgie de la matrice ? » (Margerie, 2003 : 88-89) Une île en cacherait toujours une autre, et son identité reviendrait en boucle à définir une autre en creux. Toujours un autre roman de l'île ira recouvrir un récit de l'autre île (Cf Fougère, 2014).

¹ Gottfried Wilhelm Leibniz, *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*. Cité par Hubert Damisch (2012 : 253).

Exemplaire est *L'Île mystérieuse*. Un ingénieur y succède à l'ingénieur Robinson de Defoe. Mais la robinsonnade est ouverte à l'altérité d'un anti-Robinson. Le récit d'île est ainsi dédoublé² dans deux îles en miroir : île Lincoln/île Tabor et dans deux personnages emblématiques – Cyrus Smith/Ayrton, l'un à qui tout réussit, l'autre, ancien convict, à qui rien ne sourit. Le dédoublement se fait aussi du point de vue du continent dont les toponymes américains de l'insularité sont investis : mont Franklin, baies de Washington et de l'Union, forêts du Far-West... L'articulation des deux récits d'île, en correspondance avec une dualité spatiale affirmée, se réalise au moyen d'un roman de l'île allant de la surface, où l'île est arpentée dans tous les sens empruntés par le récit, vers un tréfonds tellurique alignant l'intériorité d'une énigme (identité de Nemo) sur l'antériorité d'une histoire à chercher du côté de *Vingt mille lieues sous les mers*. Le récit d'inventaire est doublé d'un roman d'invention qui sera son tombeau, comme il arrive à Nemo prisonnier de la crypte où le *Nautilus* a son port, une fois que l'insularité rêvée du récit de robinsonnade aura cédé sous les assauts souterrains de la réalité qui constitue l'île en volcan, du roman qui constitue le Réel en fiction dont le personnage est Nemo... personne.

Une inversion préside à l'explosion de l'île au moment de l'éruption du volcan. La mer en infiltre en effet la cheminée par un canal ouvert à dix mètres au-dessous de la surface océanique et donne un lagon qui met l'eau de la mer en abyme au sein de la terre en feu. L'île est donc à la fois ce bout de terre environné d'eau de tous côtés cher aux dictionnaires et cette pièce ou poche d'eau cernée d'éléments minéralisés servant à produire une électricité dont l'île a besoin pour faire communiquer le récit d'île en surface avec le roman de l'île en profondeur, en reliant le combat prométhéen de conquête à celui d'Œdipe avec le Sphinx ou de Thésée contre le Minotaure. Un court-circuit du récit d'île et du roman de l'île, entre espace à coloniser d'une part et mystère à percer d'autre part, explique un effacement simultané de l'île. On dira que les survivants d'une explosion qui met cette île à parité de naufrage avec eux la transplantent en Iowa, pour signifier que les commencements de Robinson ne finissent pas de continuer, mais je vois plutôt dans l'identité de non-identité de Nemo le signe d'une indifférenciation du non-lieu de l'île.

² Comme c'est déjà le cas chez Dumas dans *Le Comte de Monte-Cristo* avec l'île-prison du château d'If et l'île au trésor de Monte-Cristo.

Pour conclure

Entre Médoc et Blayais, l'île Nouvelle a connu, dans l'estuaire de la Gironde, une évolution comparable à l'île Verte de Pierre Benoit. « (...) fruit du colmatage par les alluvions de l'île Bouchaud et de l'Île-sans-Pain », l'île Nouvelle est entrée dans une « opération de renaturation » qui vise à « dépoldériser » l'île Bouchaud pour permettre à celle-ci de reconstituer ses vasières en ne laissant que « la partie Sans-Pain de l'île Nouvelle ouverte au public » (Brigand, 2009 : 124-125). On reconnaît la tension d'une territorialisation différenciatrice inhérente au récit d'île avec un roman de l'île affichant contradictoirement la patrimonialisation d'un parc insulaire aux soins d'un Conservatoire du littoral. Une île en cache encore et toujours une autre, et c'est sans fin que leur nouveauté répétera le monde où leur création les fera simultanément disparaître, ici « renaturées », là « dépoldérisées ». L'île n'est séparée que pour la réalisation du manque ou de l'absence auxquels sa re-présentation la donne et l'ôte, indifféremment.

Bibliographie

- BENOIT, Pierre (1960). *Erromango*. Paris : Le Livre de Poche (Albin Michel).
- BENOIT, Pierre (1966). *L'Île Verte*. Paris : Le Livre de Poche (Albin Michel).
- BERNARDIE-TAHIR, Nathalie (2011). *L'Usage de l'île*. Paris : Pétra.
- BRIGAND, Louis (2009). *Besoin d'îles*. Paris : Stock.
- DELEUZE, Gilles (2002). *L'Île déserte et autres textes*. Paris : Éditions de Minuit.
- CHAREYRE-MEJAN, Alain (1995). « Le principe de l'île perdue » in Jean-Claude Marimoutou et Jean-Michel Racault (orgs). *L'Insularité, thématique et représentations*. Paris : L'Harmattan.
- DAMISCH, Hubert (2012). *Le Messager des îles*. Paris : Seuil.
- FOUGERE, Éric (2014). « Un point sur la reprise insulaire » in Maria de Jesus Cabral et Ana Clara Santos (orgs). *Les Possibilités d'une île*. Paris : Pétra.
- LESTRINGANT, Frank (2002). *Le Livre des îles, atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*. Genève : Droz.
- MARGERIE, Diane (2003). *Isola, retour des îles Galapagos*. Paris : Pauvert.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1964). *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Paris : Garnier-Flammarion.